

« Le Temps de Louis XIII »

Clavecin et poésie

Poèmes du CD

www.martial-morand-clavecin.fr

Honoré d'Urfé : D'une jeune beauté

Quelle aurore jamais d'un beau jour devanciere
Eut le sein plus semé de roses et de lys ?
Ou quels nouveaux soleils, de rayons embellis,
Furent jamais si beaux commençant leur carrière ?

Dès qu'on t'a veu paroistre, aux rais de ta lumière,
Tous les autres soleils soudain sont deffailis,
Ou pres d'eux pour le moins demeurent si pallis,
Qu'ils ne retiennent rien de leur clarté première.

Quel sera le Midi d'un si bel Orient ?
Je prevoy dès icy que le ciel tout riant,
Et qui ne vit jamais une aurore si belle,

Se promet d'en brusler les hommes et les dieux.
Amour, ou rends son coeur aussi doux que ses yeux,
Ou nos yeux et nos coeur insensibles pour elle.

Honoré d'Urfé : Qu'il luy veut rendre ce qu'il luy a desrobé.

Elle se plaint, Amour, qu'en l'aymant je l'offense,
Et voudroit en effect que j'eusse moins de jeux :
Pourquoy, s'il est ainsi, resserres-tu mes nœuds,
Et d'en sortir jamais m'ostes-tu l'esperance ?

Si pressé, si vaincu d'extreme violence,
Un baiser je desrobe, ou desrober je veux,
Sans pitié de mon mal, et mesprisant mes vœux,
Colere elle me dit : Quelle est ceste insolence ?

A quelle estrange loy m'a le destin sousmis ?
Dans le regne d'Amour le larcin est permis,
Et si vostre beauté ce larcin me commande.

Mais s'il vous desplaist tant, en fin je me resous
Pour effacer l'erreur qui vous semble si grande,
De rendre mon larcin, mais de le rendre à vous.

Honoré d'Urfé : écho (extraits)

Fille de l'air qui ne sauras rien taire,
De ces rochers hostesse solitaire,
Où vont les cris que je vais esmouvant? *Au vent.*

Et quel crois tu que ce cruel martire,
Que plein d'amour mon cœur va concevant,
Deviennne enfin aux maux que je souspire? *Pire.*

Nymphes, qui sens dedans ces rochers creuses
Quel est le mal des peines amoureuses,
N'auray-je donc jamais allegements? *Je ments.*

Comment, Echo, n'est-ce point un blasphème
De t'accuser et dire que tu ments?
Ce que j'entends est-ce bien la voix mesme? *Ayme.*

Mais de l'aymer, hélas! c'est peu de chose,
Si d'elle aymée, d'elle je ne jouy.
Pour un tel heur qu'est-ce qu'on me propose? *Ose.*

Heureux cent fois aymée de ceste belle:
Mais d'où scais-tu que son coeur genereux
Sera vaincu si je luy suis fidelle? *D'elle.*

Jean Auvray : sonnet

Ma belle un jour dessus son lit j'approche
Qui me baisant là sous moi frétilait
Et de ses bras mon col entortillait
Comme un lierre une panchante roche.

Au fort de l'aise et la pâmation proche
Il me sembla que son œil se fermait,
Qu'elle était froide et qu'elle s'endormait
Dont courroucé je lui fis ce reproche:

Vous dormez donc! Quoi Madame êtes-vous
Si peu sensible à des plaisirs si doux?
Lors me jetant une œillade lascive

Elle me dit: Non non mon cher désir
Je ne dors pas mais j'ai si grand plaisir
Que je ne sais si je suis morte ou vive.

Tristan L'Hermite : sonnet

Au point que j'expirais, tu m'as rendu le jour
Baiser, dont jusqu'au cœur le sentiment me touche,
Enfant délicieux de la plus belle bouche
Qui jamais prononça les Oracles d'Amour.

Mais tout mon sang s'altère, une brûlante fièvre
Me ravit la couleur et m'ôte la raison;
Cieux! J'ai pris à la fois sur cette lèvre
D'un céleste Nectar et d'un mortel poison.

Ah! mon Ame s'envole en ce transport de joie!
Ce gage de salut, dans la tombe m'envoie;
C'est fait! je n'en puis plus, Elise, je me meurs.

Ce baiser est un sceau par qui ma vie est close:
Et comme on peut trouver un serpent sous des fleurs,
J'ai rencontré la mort sur un bouton de rose.

Guillaume Colletet : Plainte poétique

Ferais-je encor des vers ? Ami, j'en ai tant fait !
Plus j'enrichis ma langue, et moins je deviens riche,
Mon esprit abondant laisse ma terre en friche,
Et le vent de l'honneur n'emplit pas mon buffet.

Un poète accompli n'est plus qu'un fou parfait,
Dès qu'il prodigue un bien dont il doit être chiche ;
Ce n'est plus qu'une idole, et sans base et sans niche,
Qu'on flatte en apparence et qu'on berne en effet.

Je rougis de pâlir si longtemps sur un livre ;
De me tuer toujours pour vouloir toujours vivre,
D'affliger mon esprit pour divertir autrui ;

De posséder un nom dont le bruit m'importune,
De m'élever si haut, et n'avoir point d'appui,
D'être bien chez la muse, et mal chez la fortune.

François Maynard : Sonnet

Adieu Paris, adieu pour la dernière fois !
Je suis las d'encenser l'autel de la fortune
Et brûle de revoir mes rochers et mes bois
Où tout me satisfait, où rien ne m'importune.

Je n'y suis point touché de l'amour des trésors ;
Je n'y demande pas d'augmenter mon partage :
Le bien qui m'est venu des pères dont je sors
Est petit pour la cour, mais grand pour le village.

Depuis que je cognois que le siècle est gasté
Et que le haut mérite est souvent mal-traité,
Je ne trouve ma paix que dans la solitude.

Les heures de ma vie y sont toutes à moy.
Qu'il est doux d'estre libre, et que la servitude
Est honteuse à celui qui peut estre son roy !

Charles Vion d'Alibray : sonnet

Songe, songe Mortel, que tu n'es rien que cendre
Et l'asseuré butin d'un funeste cercueil,
Porte haut tes desseins, porte haut ton orgueil,
Au gouffre du neant il te faudra descendre.

Qu'est enfin un Cesar, et qu'est un Alexandre
Dont les armes ont mis tant de peuples en dueil ?
Ils sont où les grandeurs doivent toutes se rendre
Et toutes se briser comme contre un écueil.

Que ces exemples donc ton esprit humilient,
Et que tes vanitez sous de tels Roys se plient,
Ils furent en leur temps plus que tu n'es au tien !

Cependant il n'en reste après tant de merveilles
Qui furent des humains la perte ou le soustien,
Qu'un peu de poudre au vent, et de bruit aux aureilles.

François Maynard : sonnet

Je suis dans le penchant de mon âge de glace.
Mon âme se destache et va laisser mon corps ;
En cette extrémité que faut-il que je face,
Pour entrer sans frayeur dans la terre des morts ?

J'ay flatté les puissans, j'ay plâtré leurs malices,
J'ay fait de mes pechez mes uniques plaisirs,
Je me suis tout entier plongé dans les delices,
Et les biens passagers ont esté mes desirs.

Tout espoir de salut me semble illegitime ;
Je suis persecuté de l'horreur de mon crime,
Et son affreuse image est toujours devant moy.

Mais, ô mon doux Sauveur, que mon ame est confuse !
Que je suis foiblement assisté de ma Foy !
Rends-tu pas innocent le Pecheur qui s'accuse ?